

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

Numéro 123, septembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Cin-écrits]. *24 images*, (123), 43–43.



DENYS ARCAND, L'ANGE EXTERMINATEUR de Réal La Rochelle

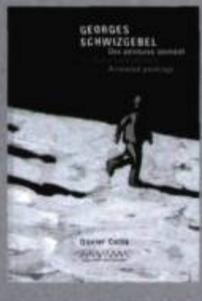
Éd. Leméac, 2004, 383 p.

Presque en même temps que le coffret sur le cinéma documentaire d'Arcand, sorti en 2004, est parue en librairie une biographie du cinéaste signée Réal La Rochelle, professeur de cinéma, fondateur de la Phonothèque québécoise, collaborateur à *24 images* et exégète confirmé de l'œuvre en question. L'ouvrage, essentiel pour qui veut com-

prendre la personnalité contradictoire du réalisateur, son cheminement intellectuel, professionnel et artistique, retrace avec une grande rigueur et beaucoup d'élégance les principales influences d'Arcand, des amitiés marquantes aux professeurs inspirants, des premiers maîtres rencontrés à l'ONF (Claude Jutra, Gilles Groulx, etc.) aux femmes qu'il a aimées, et dont on découvre au fil du livre la place prépondérante qu'elles ont occupée dans la genèse même des films d'Arcand. La Rochelle est particulièrement habile à proposer des recoupements significatifs, à faire parler des détails que d'autres auraient négligés, et pour ce faire il n'hésite pas à puiser dans un éventail impressionnant de sources documentaires, archivistiques, personnelles et cinématographiques. Non seulement le biographe effectue son travail avec un soin extrême et documente toujours ses affirmations, mais on retire de la

lecture de cette biographie le sentiment profond et véritable d'assister au travail d'un archéologue passionné par son sujet, qui met dans son ouvrage autant de lui-même qu'il en faut pour établir sur le terrain d'une subjectivité assumée les balises de son admiration.

On pourra être tenté de mettre au compte d'un peu d'opportunisme éditorial la construction même du livre, qui s'ouvre et se ferme sur des chapitres évoquant le tournage, puis la réception critique du film *Les invasions barbares*, de toute évidence écrits après le reste et qui contribuent à situer l'ouvrage au cœur d'une actualité bruyante dont il pourrait se passer. Pour qui connaît et aime l'œuvre d'Arcand, il est clair que celle-ci n'avait besoin ni d'un Oscar, ni du battage médiatique exceptionnel suscité par son dernier opus pour faire la preuve de sa pertinence et de son importance. Mais La Rochelle, qui n'hésite pas à dire qu'Arcand « est sans conteste un des plus grands cinéastes québécois, sinon le premier de ce conventum », semble garder un peu en travers de la gorge la réception critique souvent très sévère qu'on a réservée à ses films – tout spécialement au Québec. Son livre constitue en quelque sorte une réponse fort bien argumentée à celle-ci, en même temps qu'une œuvre qui vaut pour elle-même, pour ses qualités d'écriture et de recherche tout à fait exceptionnelles. – P.B.



GEORGES SCHWIZGEBEL, DES PEINTURES ANIMÉES de Olivier Cotte

Genève, Éditions Heuwinkel, 2004, 208 p.

Dans un bref passage de ce livre d'entretiens, le cinéaste d'animation suisse Georges Schwizgebel raconte sa fascination pour les graphies étranges. Lors de ses voyages en Orient,

évoque-t-il, il collectionnait les journaux sans même en comprendre le contenu, faisant simplement remarquer que « l'écriture changeait dans chaque État ». Bien que cette anecdote n'occupe que quelques lignes, elle peut servir d'exemple pour illustrer à la fois la fascination qu'exercent les films de Schwizgebel et la difficulté qu'éprouvent les spectateurs à verbaliser ce qu'ils ont vu. En effet, dès les premières secondes, on reconnaît un film de Schwizgebel tout comme on reconnaît au premier coup d'œil une écriture arabe ou chinoise. Cela explique peut-être pourquoi ses films, pourtant acclamés dans les festivals d'animation,

restent à ce jour peu analysés. Spectaculaire, élégant et enlevant, le cinéma de Schwizgebel, bien qu'entièrement figuratif, emprunte au graphisme et à la peinture, s'abreuve de musique et de danse; rares sont ses films qui suivent un fil narratif traditionnel.

Pour cette première grande incursion dans l'art du réalisateur genevois, l'auteur Olivier Cotte choisit de le laisser parler. Il écrit : « L'histoire est constituée de faits [...]. Il ne peut conséquemment être question de procéder à l'étude d'une œuvre sans laisser parler l'artiste qui, malgré son manque évident de recul (et sa timidité), est le seul à pouvoir offrir les informations véritables et donner l'opportunité de parfaire les lectures de son travail. » La décision paraît justifiée : le réalisateur s'exprime posément, exposant ses méthodes de travail pour chacun de ses films, évoquant le contexte de production, sa collaboration avec d'autres artistes, nommant ses principales influences en peinture et en musique. Ceux qui le connaissent savent que cet homme d'un talent fou répond avec

une simplicité déconcertante aux questions les plus fouillées; or Cotte possède une solide connaissance de l'art de Schwizgebel – il ne mène pas cet entretien à l'aveugle –, pouvant ainsi guider le cinéaste vers des aspects pertinents et révélateurs de son travail (la rotoscopie, la géométrie, les métamorphoses, les mouvements en boucles, les jeux oulipiens de contrainte, etc.), se permettant par ailleurs de commenter ses propos pour les enrichir.

À ces entretiens s'ajoutent une biographie, une filmographie complète et un glossaire. L'iconographie comprend des reproductions de croquis de travail, de photogrammes et d'affiches dessinées par Schwizgebel pour des événements culturels et des causes politiques. Soulignons que cet ouvrage trilingue (français, anglais et allemand) est distribué au Québec par la librairie Olivieri et que l'ONF, coproducteur de *L'homme sans ombre* (son plus récent film), a de son côté édité un DVD de qualité réunissant les œuvres de l'artiste. L'un ne saurait être vu (et lu) sans l'autre. – M.D.